

RICHARD DUSSAULX – LE LIT

Au commencement, une matrice: l'esquisse d'une forme humaine - tête et début de bras et de jambes. Forme pleine, plutôt en peinture, ou simple pourtour, comme une ligne, pour un groupe de sculptures qui ondulent dans le vent, lestées par des cônes de béton. Fluctuantes, elles déplacent leur dessin dans un mouvement chorégraphique. Cette matrice, en se dédoublant, génère une autre forme, emblématique de cette série: le lit. Plutôt un lit-corps, ou plus précisément, un lit deux corps, comme on dirait d'un buffet, non pas une fusion mais un assemblage - dans un des tableaux, deux corps se tournent le dos. Le dos justement, qui permet d'appeler les figures sans les sexuer : la femme est métonymiquement convoquée par des bas. Le lit devient la scène où prennent forme et corps les figures, espace dramaturgique, définissant, circonscrivant, scène primitive. C'est un lit clos. La scène est toujours fermée. Les figures ne parviennent qu'à en extirper une tête, comme pour essayer de trouver un peu d'air. Ce trait apparaît également comme une corde ou une laisse. Ce qui se joue ici, sur cette scène, est grave. Les couleurs y tiennent l'un des premiers rôles. La gamme chromatique est resserrée et récurrente. Elle qualifie les corps: roses chair (un camaïeu de roses, comme un puzzle, traduit le morcellement de l'identité), rouge sang, blanc des draps, blanc du linceul, blancs brouillés: le lit n'est pas le lieu de la pureté. Les formes suivent. Concave et convexe. Ce qui s'emboîte, ce qui s'enfile, ce qui s'imbrique, se superpose. Le lit est l'espace de cet échange charnel, en même temps qu'il demeure un lieu d'isolement, de perte, une menace. Le lit, lieu de vie, d'amour, de mort. Arène, lieu cerné: le cerne circonscrit les corps, délimite leur espace vital. Les sculptures ne se tiennent plus dans la position érigée et hautaine de la statuaire. La plupart d'entre elles sont à terre, horizontales, tapies : le lit, lieu des corps allongés, alanguis. Repli. Lieu d'un retrait. Lieu de l'intime absolu. Mais aussi lieu d'un combat, contre soi, avec et contre l'autre, contre les mauvais rêves. Chacun s'observe en même temps qu'il s'expose. Les figures se dédoublent, se multiplient. Le lit est le lieu d'une identité fragmentée. Je y est, plus que partout ailleurs, un autre, des autres, nombreux, infinis. Le lieu d'une mise en abîme de l'identité. Sur cette scène se joue le plus profond, le plus secret de chacun: quand l'un s'endort tous les autres - ses autres - se réveillent. La nuit est le lieu du secret absolument ineffable qui, s'il se dévoilait, résoudrait l'énigme de nos vies et, ce faisant, y mettrait un terme. Car ce secret nous protège et le lit en est le gardien et l'écrin. Le lit n'est pas un lieu dit, ni un lieu propre, c'est un lieu commun. Celui d'une chambre d'hôtel où l'artiste se prend à imaginer, dans un vertige, une généalogie de strates imperméables. Mais qu'appeler, sinon des fantômes, des chimères ? C'est ici que commence l'œuvre de Richard Dussaulx.

Olivier Delavallade

Avant-propos du catalogue édité à l'occasion de l'exposition « *Le Lit* »,
Maison des Arts de Malakoff en 2000